

Heinrich von Siebenthal

Nos traductions du Nouveau Testament ont-elles une base textuelle fiable ?¹

Interview

Peut-on encore faire confiance aux éditions courantes de la Bible ? Les traducteurs du Nouveau Testament se sont-ils appuyés sur le « bon » texte grec ? Ou bien y a-t-il des raisons de se méfier ? Le texte de base utilisé est-il assez proche de l'original ? Ou bien quelque chose l'a-t-il faussé ? Devrions-nous abandonner les versions habituelles pour en prendre d'autres, fondées sur un texte de base plus fiable ?

Le débat suscité par ces questions est déjà relativement ancien dans le monde anglo-saxon, mais depuis quelques années il s'est également élargi aux pays de langue allemande et française ; c'est le débat autour de la version King James. Ainsi nous voyons actuellement chez nous des amis de la Bible, périodiquement alarmés ceux qui déclarent que les versions bibliques courantes se fondent pour le Nouveau Testament sur un texte grec « faussé » et qu'il faut donc absolument remplacer ces Bibles par une traduction fondée sur la « bonne » base textuelle.

Cela nous a incités interviewer à ce sujet à M. Heinrich von Siebenthal.

Le Dr Heinrich von Siebenthal, né en 1945, enseigne les langues bibliques et la critique textuelle à la Faculté Libre de Théologie de Giessen (Hesse, Allemagne). Il est coauteur et coéditeur de plusieurs ouvrages sur les langues originelles de la Bible.

¹ Traduit par Jean-Jacques STRENG de la revue *Bibel und Gemeinde*, vol. 101, 2001/4, avec la permission de l'auteur et de la rédaction. Les questions ont été posées par la rédaction de la revue *Bibel und Gemeinde*.

Question : Quelle appréciation le spécialiste que vous êtes porte-t-il sur la qualité du texte de base grec qui sert d'appui aux versions bibliques habituelles ?

HvS : Commençons par une mise au point. Comme je ne collabore pas directement à l'établissement des textes de base, je ne suis pas spécialiste au sens strict du terme. Mais à la faveur de mon activité d'enseignant universitaire en philologie biblique, je suis au moins suffisamment familiarisé avec la critique textuelle du Nouveau Testament pour me permettre, me semble-t-il, d'émettre un jugement honnête quant à savoir qui travaille de manière compétente en ce domaine, c'est-à-dire qui prend en compte les faits significatifs d'une manière appropriée et selon une méthode adéquate. Dans ce que je vais dire sur notre sujet, souvent de façon très schématique, je vais donc largement m'appuyer, non sur des recherches personnelles, mais sur les publications d'experts. Et, ce faisant, j'ai naturellement toujours le souci de vérifier autant que possible par moi-même la valeur factuelle de ce qu'ils exposent. Ceux qui voudront s'initier personnellement à ce secteur extrêmement complexe pourront se reporter aux titres d'ouvrages spécialisés mentionnés dans la bibliographie.

J'en viens maintenant à votre question. J'estime que la base textuelle des versions bibliques courantes est d'excellente qualité. Comme on le sait, les autographes eux-mêmes du Nouveau Testament (les originaux, les premiers exemplaires du texte) ne nous sont pas parvenus. Mais il est possible de reconstituer dans une très large mesure le texte original à l'aide d'une quantité de sources disponibles dont le nombre ne cesse d'augmenter depuis environ un siècle et demi, au point qu'il est presque impossible d'en acquérir une vue d'ensemble. Nous pouvons partir de l'hypothèse solidement fondée que le texte employé dans les versions bibliques courantes est pratiquement identique à l'original du Nouveau Testament, à l'exception de quelques rares passages pour lesquels les sources, avec leurs nombreuses variantes textuelles, ne concordent pas sans ambiguïté avec le libellé originel. Quelques 98 % du texte sont garantis par un appui indiscutable dans les sources.

Question : De quelle sorte de sources s'agit-il ? Et, plus précisément, qu'entendez-vous par « l'excellente qualité » de la base textuelle des versions bibliques habituelles ?

HvS : Pour plus de clarté on peut subdiviser les principales sources utilisées pour l'établissement du texte du Nouveau Testament en trois catégories :

Nos traductions du Nouveau Testament ont-elles une base textuelle fiable ?

1. Plus de 5 300 manuscrits (des copies du Nouveau Testament conservées de façon plus ou moins complète ou des portions de celui-ci) rédigés en grec, dont le plus ancien (le papyrus 52 contenant Jn 18.31-33, 37-38) est ordinairement daté d'environ 125 ap. J.-C. Comme les plus anciens d'entre eux sont écrits en onciales ou majuscules (d'abord sur papyrus, puis sur parchemin) et les manuscrits ultérieurs (à partir du IX^e siècle) en minuscules, on distingue des « papyrus », des « onciaux » et des « minuscules ».

2. Des centaines de copies des premières traductions dans les langues du bassin méditerranéen (latin, syriaque, copte, etc.) qui remontent jusqu'au III^e siècle.

3. Une foule de citations bibliques dans les écrits des auteurs de l'Église ancienne (des « Pères de l'Église ») qui fournissent une aide importante pour situer géographiquement et chronologiquement les variantes textuelles trouvées dans les manuscrits.

On a donc de bonnes raisons pour dire que le niveau de qualité des sources est excellent. Aucun autre texte de l'Antiquité ne bénéficie d'avantages vraiment comparables. C'est vrai aussi bien pour la quantité des textes que pour leur datation. Des éditions modernes d'Hérodote, par exemple, (historien grec, « père de l'historiographie », V^e siècle av. J.-C.) s'appuient sur sept à dix minuscules datant du Moyen Âge (!), ceux-ci étant complétés par quelques fragments de papyrus produits aux premiers siècles de l'ère chrétienne. *Entre l'original et la source la plus ancienne disponible il y a donc un écart de 400 à 500 ans sans attestation.* L'œuvre qui supporterait le mieux la comparaison pour le nombre de ses sources avec celui du Nouveau Testament, c'est celle d'Homère. Pour l'« Iliade » d'Homère (la « Bible » des Grecs anciens, dont le stade final de rédaction est ordinairement fixé au VIII^e siècle av. J.-C.), on peut tout de même s'appuyer sur deux onciaux et 118 minuscules, ainsi que sur un peu plus de 450 fragments de papyrus, dont le plus ancien est du III^e siècle av. J.-C. S'y ajoutent encore d'utiles indications fournies par les commentaires (« scholies ») transmis de l'Antiquité. Mais là encore le fragment le plus ancien date de 400 à 500 ans après l'original. *Dans le cas du Nouveau Testament, en revanche, l'écart chronologique entre le fragment de papyrus le plus ancien, le papyrus 52, et l'original n'atteint sans doute même pas 30 ans.*

Concernant la qualité de la base textuelle des versions bibliques courantes, j'aimerais encore attirer l'attention sur le point suivant. S'il est vrai que les

œuvres de la littérature grecque antique bénéficient de sources d'une moins bonne qualité pour leurs textes que celle du Nouveau Testament et que, dans certains cas, elles présentent bien des énigmes, l'ouvrage de référence « *Histoire de la transmission des textes des œuvres de l'Antiquité et du Moyen Âge* », tome 1, constate dans son bilan final relatif à la littérature grecque que « dans les éditions de référence de tous les auteurs importants », toutes publiées par des spécialistes « conscients de leur responsabilité », nous possédons l'original « sous une forme pratiquement indemne d'altération ».

En toute bonne conscience on peut affirmer la même chose à propos des éditions courantes des textes de base du Nouveau Testament, pour lesquelles on disposait non seulement d'un arsenal de sources nettement meilleures (quoiqu'il constitue un défi peu ordinaire) et qui ont été élaborées par des équipes de chercheurs travaillant avec un sens des responsabilités certainement aussi manifeste. Il est donc légitime de considérer comme excellente la qualité de la base textuelle des versions bibliques courantes.

Question : La recherche qui établit le texte du Nouveau Testament ne connaît-elle pas plusieurs orientations différentes et, de ce fait, plusieurs « reconstructions » du texte original ?

HvS : Dans les travaux d'établissement du texte on observe effectivement plusieurs approches méthodologiques différentes. Il s'agit essentiellement de différences dans l'appréciation des critères d'évaluation mis en œuvre pour déterminer laquelle des variantes textuelles proposées par les manuscrits correspond au libellé original pour un passage donné : par exemple pour Jc 1.12 on a le choix entre a) « qu'il a promise », b) / c) « que [le] Seigneur a promise », d) « que Dieu a promise » ou e) « que le Dieu qui ne ment pas a promise ».

Par principe les spécialistes de la critique textuelle retiennent comme libellé original la variante qui explique le mieux l'apparition des autres : dans le cas de Jc 1.12 c'est la variante a). Pour évaluer cette variante textuelle, deux sortes de critères sont pris en compte : le critère « externe » et le critère « interne ». Pour le critère externe on considère surtout l'âge, l'origine et la qualité des sources respectives : pour Jc 1.12 on analyse celles qui soutiennent respectivement a, b, c, d, et e. Le critère interne se préoccupe de trouver la direction d'altération la plus vraisemblable lors de la copie d'un texte donné. Ainsi, lors de la transmission de Jc 1.12, la version « que le Seigneur a promise » (variante c) s'est-elle modifiée, consciemment ou inconsciemment, en « qu'il a promise » (variante

Nos traductions du Nouveau Testament ont-elles une base textuelle fiable ?

a) ? Ou bien faut-il supposer plutôt le mouvement inverse ? Dans le cas de Jc 1.12 c'est aussi bien le critère externe que le critère interne qui amènent à choisir « qu'il a promise » (variante a) comme formulation originale. Le contexte ne laisse pas subsister de doute sur l'identité du « il ».

Si en critique textuelle on veut aboutir à des résultats susceptibles d'être justifiés de manière logique et concrète, il faut naturellement avoir la meilleure connaissance possible, théorique et pratique, non seulement du grec ancien avec toutes les variétés qui s'y rattachent, mais aussi de la codicologie (la science des manuscrits et de la typologie des altérations de texte caractéristiques des copistes), de la paléographie (les formes, les outils et l'évolution de l'écriture) et de l'arrière-plan pertinent de l'histoire de l'Église et de la civilisation. Sinon il y a trop de risques de laisser de côté des aspects significatifs.

Dans leur travail, la plupart des spécialistes se fixent pour objectif une prise en compte équilibrée des critères externe et interne, mais les deux ne correspondent pas toujours d'une façon aussi harmonieuse que pour Jc 1.12. Et en cas de doute, il n'y a pas unanimité pour savoir auquel des deux on doit donner la priorité. Dans ces situations, une majorité de savants accorde généralement la décision au critère interne : c'est l'approche de l'éclectisme raisonné. En revanche une minorité donne la priorité absolue à ce critère interne : c'est l'approche de l'éclectisme radical².

Malgré cette diversité des approches – c'est là un point remarquable – les reconstitutions du texte original obtenues par les « camps » respectifs ne divergent que sous très peu d'aspects et il est bien rare que cela ait une incidence sur le texte de nos traductions.

Il faut également souligner que les actuelles éditions de référence du Nouveau Testament grec³ (dans les éditions princeps) font au moins la liste de toutes les variantes qui ont des répercussions sur le contenu⁴, elles indiquent très rigoureusement les sources et offrent ainsi à toute personne intéressée la possibilité de remettre en question les décisions que l'équipe éditoriale a prises (et qu'elle ne considère pas comme définitives)⁵. Les responsables des versions

² École fondée par le Britannique G. D. Kilpatrick.

³ Nestle-Aland, 27^e édition : *Greek New Testament*, 4^e édition ; *Editio Critica Maior* (disponibles début 2004 : Jc et 1 & 2 P, 1 Jn).

⁴ Nestle-Aland en offre encore bien plus ; la *Critica Maior* présente toutes les variantes attestées (cf. celles citées plus haut à propos de Jc 1.12).

⁵ À cet égard le *Textual Commentary* de Metzger constitue une aide précieuse.

courantes ont tiré parti de cette possibilité pour prendre, à propos de divers passages, des décisions différentes de celle retenue par le texte principal de l'édition de référence. De plus, dans les notes, ils signalent les variantes majeures. Vue sous cet angle, la traduction allemande d'Elberfeld révisée va nettement plus loin que les autres versions allemandes.

Question : Mais un certain nombre de savants n'ont-ils pas une attitude critique envers ce large consensus ? N'entend-on pas souvent l'objection que la méthode courante partirait de présupposés contestables et que la démarche devrait être radicalement révisée ?

HvS : Si, il y a toute une série de théologiens, surtout nord-américains, convaincus que les savants qui ont établi le texte du Nouveau Testament grec des éditions de référence ont adopté une approche inadéquate dans leur traitement des sources disponibles. Au centre de ces critiques se trouve le reproche adressé aux spécialistes les plus autorisés de privilégier de manière partielle un certain nombre de sources et d'ignorer dans une très large mesure la majorité d'entre elles avec leurs variantes caractéristiques. On a exigé, et on continue de le faire, de remplacer ces éditions de référence, défectueuses de l'avis de ces critiques, par des éditions proposant le « texte majoritaire », un texte qui s'appuie sur la majorité des sources. Ce « texte majoritaire » servirait désormais de base pour toutes les traductions. Deux éditions alternatives du Nouveau Testament grec ont été produites par ces cercles militant pour le « texte majoritaire ».

Question : Comment les spécialistes de la critique textuelle ont-ils accueilli ce plaidoyer pour un changement de méthode et pour l'adoption du texte majoritaire ?

HvS : Il s'est heurté à un rejet quasi unanime. Si, par ailleurs, ils sont en désaccord dans tel ou tel domaine, s'ils restent indécis sur bien des questions de méthodologie ou d'histoire des textes, les exégètes majeurs de toute nuance sont résolument convaincus que *le principe du texte majoritaire* est absolument inacceptable. Il s'oppose de manière trop flagrante *non seulement aux principes éprouvés de la recherche historique, mais aussi aux faits significatifs* qui se dégagent de l'analyse des écrits antiques en général et du corps des sources du Nouveau Testament en particulier. Même dans l'analyse des sources la qualité prime la quantité.

Question : Au-delà du champ de la critique textuelle actuelle, les tenants de texte majoritaire n'ont-ils pas, même dans nos régions, un nombre appréciable

Nos traductions du Nouveau Testament ont-elles une base textuelle fiable ?

d'adeptes, en particulier parmi les chrétiens attachés à l'inerrance biblique ? Il serait donc utile de nous donner davantage de détails sur cette position.

HvS : Oui, un nombre appréciable de chrétiens attachés à l'inerrance biblique se sont ralliés à la théorie du texte majoritaire et parmi eux on relève tel ou tel théologien respectable. Cependant il pourrait y avoir sensiblement plus de personnes attachées à l'inerrance biblique qui ont adopté la théorie du « *textus receptus* » (texte reçu), une théorie voisine de la précédente, mais distincte par son approche méthodologique. Cette théorie se situe au centre du « débat autour de la version King James » qui, ces derniers temps, a débordé de la sphère anglo-saxonne pour parvenir jusque chez nous.

Mais que penser de cette théorie du texte majoritaire ? Voici quelques notions de base.

Les spécialistes ont l'habitude de répartir l'ensemble des sources disponibles en trois classes principales appelées « types de textes » : le « texte byzantin », le « texte alexandrin » et le « texte D », également appelé « texte occidental ». Chacun de ces types se caractérise par une certaine combinaison de variantes textuelles. Prenons comme exemple la lettre de Jacques. Pour cette épître, ce qui caractérise le type byzantin, c'est la combinaison de « que le Seigneur a promise » (1.12, variante c) avec l'utilisation en 1.5 de la négation classique (en langue noble) « *ou* » « ne... pas » et d'un certain nombre de variantes d'un type bien précis réparties sur le reste de la lettre. Le type alexandrin combine « qu'il a promise » (1.12, variante a) avec l'utilisation en 1.5 de la négation « *mé* » utilisée en langue populaire.

Pour éclairer notre réflexion il faut d'abord relever le point suivant. Le texte byzantin est soutenu par plus de 80 % de toutes les sources disponibles. Malgré le nombre des variantes qu'il présente, il a été transmis sous une forme étonnamment homogène. À partir du VI^e ou du VII^e siècles, c'est lui qui fait autorité dans la chrétienté de langue grecque. Mais il est vrai que les sources accessibles ne remontent qu'au IV^e siècle, alors que pour le texte alexandrin et le texte « D » elles vont jusqu'au II^e siècle.

La masse des sources qui appuient le texte byzantin (qui est donc le texte majoritaire) est de toute évidence impressionnante. Et c'est essentiellement sur ce fait que les défenseurs du texte majoritaire appuient leur théorie.

Question : N'aurait-on donc pas raison de prendre comme guide la majorité des sources et de partir du texte byzantin pour traduire le Nouveau Testament ? Qu'est-ce qui s'y oppose ?

HvS : Avant de répondre sur ce point, je voudrais souligner que les deux types de textes que les exégètes rencontrent le plus souvent, c'est-à-dire *le byzantin et l'alexandrin, concordent de toute façon d'une manière évidente pour plus de 90 % de leur étendue et reproduisent sans aucun doute l'original ou approchent en tout cas le texte original (perdu) d'une manière extrêmement fidèle*. Suivre la majorité des témoins pour traduire le Nouveau Testament, c'est partir d'un bon texte.

Or, tout comme chaque chrétien attaché à l'inerrance biblique, les spécialistes de la critique textuelle rêvent de mettre la main non seulement sur un bon texte, mais sur le meilleur possible. D'accord en cela avec tous les savants travaillant dans le respect de l'histoire, les exégètes sont conscients que la qualité prime la quantité. Pour déterminer sérieusement la vérité, il est indispensable que les sources soient soigneusement vérifiées par des gens satisfaisant aux exigences de compétence déjà mentionnées. L'enjeu, c'est d'établir quel degré de proximité on peut reconnaître aux sources par rapport à la vérité qui nous intéresse, c'est-à-dire par rapport au libellé original. Ce qui est décisif à cet égard, c'est non seulement la proximité dans le temps, mais aussi du point de vue du contenu. Et, sous ces deux aspects, la grande majorité des spécialistes qui font autorité arrive à la conclusion incontournable que le texte alexandrin peut clairement revendiquer une plus grande proximité de l'original que le byzantin. Autrement dit, *malgré une majorité de sources qui l'attestent, le texte byzantin doit être qualifié de moins bon de par sa proximité de l'original vue sous l'angle de la chronologie et du contenu*. Pour la traduction, il n'offrirait pas une base textuelle optimale.

Question : Vous affirmez que pour sa proximité de l'original, considérée sous l'angle de la chronologie et du contenu, le texte majoritaire est moins bon. Pourriez-vous donner plus de précisions ?

HvS : Commençons par la proximité dans le temps, c'est-à-dire par la datation des sources. Comme déjà indiqué, les sources en langue grecque remontent jusqu'au II^e siècle pour le type alexandrin (ou le type « ancien » qui ne lui est pas entièrement identique), et pour le texte « D » moins fréquemment

Nos traductions du Nouveau Testament ont-elles une base textuelle fiable ?

représenté. Le texte byzantin, en revanche, ne se rencontre dans aucune des sources accessibles avant le IV^e siècle.

Certains tenants du texte majoritaire, tout comme certains adeptes de la théorie du texte reçu, contestent cette dernière déclaration. Voici quelques-unes de leurs objections majeures :

a) L'existence du texte byzantin (majoritaire) serait attestée avant le IV^e siècle par des variantes textuelles dans les papyrus plus anciens.

b) Des citations bibliques faites par les Pères de l'Église militeraient également pour une datation ancienne du texte byzantin. Pour cet argument on cite volontiers John W. Burgon, spécialiste du texte biblique du XIX^e siècle.

Un examen objectif des faits les plus importants révèle qu'aucune de ces objections ne peut être maintenue :

a) Certes, les papyrus les plus anciens présentent effectivement de fréquentes variantes du type caractéristique des sources manifestement byzantines. Ainsi, le papyrus 70, du III^e siècle, propose pour Mt 12.4, tout comme le texte majoritaire, (et par assimilation avec le verbe précédent) « [il] mangea » au lieu de « [ils = David et ses compagnons] mangèrent », comme le donnent les onciaux 01 et 02, ainsi qu'un petit nombre de minuscules byzantines. Mais nulle part on ne trouve la *combinaison* de variantes typique du texte byzantin.⁶

b) Depuis les travaux de John W. Burgon les recherches ont fortement progressé dans le domaine de la patristique (l'étude des Pères de l'Église). C'est ainsi que de nouvelles éditions de textes plus fiables sont parues. On connaît aussi bien mieux les citations faites par ces auteurs. Il en ressort clairement *qu'avant le IV^e siècle le type de texte byzantin leur était manifestement inconnu.*

Question : N'est-on pas fondé, à cet égard, d'objecter que l'absence d'une preuve ne saurait prouver la non-existence d'un fait donné, c'est-à-dire que de l'absence de sources correspondantes on ne saurait conclure que le texte byzantin n'a pas existé avant le IV^e siècle ?

HvS : Il est vrai par principe que l'absence de sources correspondantes ne nous autorise pas à déduire que ce type de texte n'a pas existé avant le IV^e siècle : le fameux argument du silence ne prouve rien par lui-même. Une datation antérieure au IV^e siècle est indubitablement *possible*, mais en l'absence de sources

⁶ Cela vaut également pour le papyrus 70 qui en Mt 12.4 s'écarte dès le mot suivant du type byzantin : le papyrus propose « ce que » (neutre sing.) alors que le texte majoritaire donne « que » (masculin pluriel accusatif).

elle n'est pas *vraisemblable*. S'il s'agit de prouver que le texte byzantin est chronologiquement plus proche de l'original que l'alexandrin, qui, lui, est attesté par des sources dès le II^e siècle, alors il faut démontrer qu'une datation correspondante n'est pas seulement possible, mais également vraisemblable. Or, dans l'état actuel des sources, cette preuve ne saurait être fournie.

Mais quand bien même prouverait-on aujourd'hui ou à l'avenir, avec un nouvel état des sources, que le texte majoritaire existait dès le II^e siècle, on ne pourrait pour autant en déduire d'une manière significative une proximité particulière de l'original, c'est-à-dire une proximité du point de vue du contenu. Seule une étude attentive des sources, menée sous l'angle du critère interne, pourrait apporter la lumière sur la question. Or, curieusement, c'est justement sur la base d'un tel examen des sources, pour lequel sont indispensables les connaissances techniques déjà évoquées à deux reprises, que les variantes du texte alexandrin se révèlent plus proches de l'original que leur équivalent dans le texte byzantin. Et quand on compare le texte alexandrin avec le texte « D », attesté à une date tout aussi ancienne, généralement la même supériorité évidente du texte alexandrin saute aux yeux.

Question : Pourriez-vous brièvement illustrer par quelques exemples comment, à partir d'une analyse rigoureuse des sources, on en vient forcément à conclure que les variantes du texte majoritaire offrent une moindre proximité de l'original du point de vue du contenu ?

HvS : Oui. Revenons à la question centrale du critère interne, celle de savoir dans quelle direction peut s'être faite la modification lorsqu'on compare deux variantes entre elles : laquelle des deux s'explique le mieux comme modification de l'autre ? Pour répondre à ce problème, le spécialiste de la critique textuelle ne tient pas compte de son goût personnel. Au contraire, il *consulte soigneusement les types de modification, tels qu'on les rencontre, à des milliers d'exemplaires solidement attestés, au cours de l'étude de la transmission du texte d'œuvres antiques.*

Parmi ces types, on trouve les fautes de copie observables à toute époque et encore constamment de nos jours : une expression commençant ou finissant de manière identique ou analogue entraîne des omissions ou des répétitions. Ces fautes de copie donnent très souvent lieu à des formulations qu'on ne comprend que difficilement ou pas du tout, mais qu'on peut généralement corriger à l'aide d'autres sources.

Nos traductions du Nouveau Testament ont-elles une base textuelle fiable ?

Pour le sujet qui nous occupe, un autre type de transformation est plus significatif : c'est celui qui conduit à un texte plus compréhensible. De telles modifications ont lieu, consciemment ou inconsciemment. Le plus souvent il s'agit d'« aider le texte »⁷ et non de le déformer. Ce type comprend d'une part l'explicitation (p. ex. : un pronom « il » est remplacé, à cause du contexte, par une désignation univoque de la personne concernée), d'autre part l'adaptation de la formulation à des normes familières (p. ex. : un terme de langue populaire est remplacé par un synonyme de la langue érudite, un terme inhabituel, difficile à comprendre par un autre plus courant, plus accessible). Souvent ce dernier type de transformation ne peut même pas être exprimé en traduction.

Question : Sur ce sujet des exemples concrets nous seraient bien utiles.

HvS : Deux exemples tout à fait typiques ont déjà été abordés :

Le premier se trouve en Jc 1.12. La variante a) (texte alexandrin) propose « qu'il a promise ». La variante c) (texte byzantin) donne « que le Seigneur a promise ». La transformation de a en c s'explique bien par le type explicitation ; les autres variantes où « il » est remplacé par « Dieu » ou « le Dieu qui ne ment pas » se rangent également dans cette catégorie. Pour le mouvement inverse on n'a pas trouvé de type correspondant, c'est-à-dire il n'existe pas d'indices qui suggèreraient une omission par méprise. En tout cas, pour cette référence, la direction vraisemblable de transformation de a à c (ou à b, d et e) prouve une moindre proximité du texte byzantin par rapport à l'original.

Une conclusion analogue ressort du deuxième exemple de Jc 1.5 où, pour exprimer la négation « ne... pas » le texte alexandrin utilise « *mé* », terme populaire courant dans un tel contexte, alors que le texte byzantin emploie « *ou* » que la norme classique (la langue soignée) faisait attendre. Le passage du langage populaire au langage classique (noble) correspond à un type très largement attesté, mais non le mouvement inverse.

Dans un nombre de cas pratiquement illimité, lorsqu'on a recours à ces modèles pour comparer les variantes du texte byzantin avec celles de l'alexandrin, le premier se révèle moins proche de l'original par le contenu et les différences qui entrent en ligne de compte n'ont généralement aucun impact sur la traduction.

⁷ Hérodien ; grammairien du II^e siècle ap. J.-C.

À mes yeux, il y a une force probante particulièrement grande dans ces leçons qu'on trouve en très grand nombre, mais qui sont dénuées d'importance du point de vue de leur contenu (du point de vue théologique) et dont on ressent nettement le caractère secondaire. À leur lumière, il devient pratiquement inévitable de conclure que par rapport au texte alexandrin (ou le texte de type « ancien ») le texte majoritaire offre une proximité moindre envers l'original. À cela s'ajoute encore, comme déjà évoqué, qu'en l'état actuel des sources ce type de texte est également moins proche chronologiquement de l'original.

Pour autant le texte majoritaire n'est pas un mauvais texte, mais il lui manque la proximité maximale par rapport à l'original. Une proximité supérieure et fiable est assurée par le texte pris comme base par les versions courantes de la Bible, tel que le proposent les éditions de référence établies par des auteurs qui, conscients de leur responsabilité, prennent en compte la totalité des sources et plus particulièrement le texte alexandrin, parce qu'il s'appuie sur des attestations solides.

Question : Un certain nombre de tenants du texte majoritaire objectent que l'interférence d'éléments subjectifs rend l'emploi du critère interne foncièrement suspect et qu'il est donc préférable, en matière de critique textuelle, d'opter pour un seul type de texte, le mieux attesté, c'est-à-dire le byzantin. Qu'en pensez-vous ?

HvS : *Première remarque* : Comme tout historien travaillant honnêtement, les spécialistes de la critique textuelle compétents veillent naturellement à laisser le moins de place possible au facteur subjectif dans leur analyse des sources, à ne pas se laisser guider, comme déjà indiqué, par leur goût personnel, mais à travailler en hommes responsables, dans la concertation avec d'autres spécialistes et en adoptant les positions qui se dégagent des sources pertinentes elles-mêmes. Comme j'y ai déjà insisté à plusieurs reprises, un tel travail requiert des compétences spécifiques. Si l'on a affaire à des chercheurs travaillant avec la compétence et le sens des responsabilités voulus, le critère interne n'a alors aucune raison d'être suspecté.

Deuxième remarque : Il semble bien que même des adeptes du type byzantin ne peuvent se passer du critère interne ; bien peu d'entre eux seraient prêts à appliquer mécaniquement le principe majoritaire, manifestement bien trop sujet à caution. Certes ce type de texte a été transmis d'une manière particulièrement homogène, mais même là on trouve souvent des variantes qui obligent, à l'aide de critères précis (du ressort du critère interne), à déterminer dans quelle direction une modification s'est probablement faite.

Nos traductions du Nouveau Testament ont-elles une base textuelle fiable ?

On ne peut se passer du critère interne. Et si on mène le travail avec compétence et le sens des responsabilités, comme c'était le cas lors de l'établissement du texte de base pour les traductions usuelles de la Bible, une méfiance de principe perd objectivement toute raison d'être.

Question : Autre question qui s'impose au vu de la prédominance numérique des sources byzantines : comment expliquer que le texte alexandrin et le texte « D » ne soient plus attestés à une date plus tardive tandis que le byzantin occupe tout le champ ?

HvS : En théorie, on peut se laisser convaincre par les défenseurs du texte majoritaire affirmant que les copies les plus proches de l'original sont en principe toujours les plus nombreuses et que c'est grâce à sa très grande proximité de l'original que le texte byzantin bénéficie d'une si forte attestation. Mais il n'existe pas d'exemple attesté pour confirmer cela.

Quant à la prédominance des sources byzantines dans les siècles ultérieurs, elle s'explique mieux par les deux facteurs suivants :

Première raison : Lors de la constitution du Nouveau Testament, le grec était la langue internationale du bassin méditerranéen : même la Lettre aux chrétiens de Rome n'a pas été rédigée en latin, mais en grec ! Après la division de l'empire romain à la fin du IV^e siècle, le grec a perdu son hégémonie et sa sphère d'utilisation s'est presque réduite à la seule Grèce elle-même, où on a continué à l'employer jusqu'aujourd'hui. Il en est résulté qu'avec le temps, le Nouveau Testament grec n'a continué à être transmis que dans la sphère d'influence de Byzance et cela avec les traits dès lors caractéristiques de cette région.

Deuxième raison : Si la transmission du texte alexandrin et du texte « D » a fini par s'interrompre, c'est non seulement parce que le grec n'était plus la langue courante dans les régions concernées, mais surtout parce qu'après la conquête musulmane des pays jusqu'alors marqués par le christianisme, au VII^e siècle, le christianisme, et donc la transmission de la Bible sous la forme caractéristique de cette région, sont devenus des faits marginaux.

Question : Autre point souvent abordé dans nos milieux : la critique textuelle courante n'est-elle pas au fond un haut-lieu de la critique biblique (négative) et donc peu fiable pour nous, chrétiens attachés à l'autorité de la Bible ?

HvS : En tant que théologien évangélique bien informé de la question, je peux répondre franchement : non !

J'en suis bien conscient, ce ne sont pas tellement les défenseurs du texte majoritaire eux-mêmes, mais plutôt les tenants du « texte reçu » (auxquels nous reviendrons plus loin) qui estiment généralement que la critique textuelle courante serait par définition ennemie de la Bible et attachée à torpiller le point de vue orthodoxe.

Or cette façon de voir ne correspond pas à la réalité ; elle découle de malentendus ou, plus précisément, d'une prise en compte partielle des faits significatifs.

Les efforts des spécialistes pour atteindre, à l'aide des sources disponibles, un niveau de texte idéalement proche de l'original, portent en langage technique le nom de « critique textuelle ». Bien des profanes pensent que *critique* textuelle signifie critique du contenu. Or, en général, dans le cadre de la recherche, le mot « critique » n'est le plus souvent pas employé au sens d'une critique négative qui condamne. Il désigne plutôt l'exploration d'une question menée avec soin, en tenant compte de tous les « critères » (!) pertinents. C'est ce même sens qu'il faut donner à l'expression technique de « critique textuelle ». Faire confiance à la Bible amène tout naturellement à rejeter une critique négative qui lance des condamnations, mais à accueillir avec reconnaissance l'analyse consciencieuse, attentive à tout élément pertinent de la base textuelle en langue originale.

D'autre part, il est certainement avéré qu'on trouve aussi parmi les spécialistes de la critique textuelle nombre de représentants de l'école historico-critique qui ne refusent pas par principe de mettre les faits bibliques en question. Mais en même temps, ces savants sont animés de la conviction qu'une telle critique n'a pas sa place dans la critique textuelle. À ma connaissance, aucun de ces savants n'a jamais eu l'ambition, dans le cadre de cette discipline, de faire autre chose qu'une critique textuelle justement conçue comme je viens de la décrire, avec ses méthodes transparentes qui encouragent le contrôle par autrui. On ne saurait être surpris qu'une telle démarche, dans une matière aussi complexe, conduise à bien des appréciations divergentes, dont certaines nous attristent. Et si l'un ou l'autre en vient à des remarques méchantes, en particulier contre nous qui sommes attachés à l'inerrance biblique, c'est bien sûr regrettable, mais au fond dénué d'importance, si on regarde les choses objectivement. Quant à savoir si le point de vue de ces savants sur le texte optimal est juste ou faux, c'est aux faits d'en décider. Et si, en fin de compte, il s'avère juste, à nous de l'accueillir comme tel, que certains de ces savants soient sur la même ligne théologique que nous ou

Nos traductions du Nouveau Testament ont-elles une base textuelle fiable ?

qu'ils n'y soient pas. Nous n'allons tout de même pas renoncer, par exemple, à notre combat pour le droit à la vie, simplement parce que nous constatons que les mormons ou les moonistes sont engagés dans la même lutte !

Un autre fait devrait être clairement perçu : tout au long de la mise au point progressive du texte de base utilisé de nos jours dans la traduction biblique pendant ces deux derniers siècles et jusqu'à ce jour, on observe qu'il y a toujours à nouveau eu des défenseurs de la fiabilité de la Bible qui se sont imposés comme spécialistes de premier plan en matière de critique textuelle. Voici des noms particulièrement importants du XIX^e siècle :

a. Samuel P. Tregelles fut l'un des premiers à prendre au sérieux le caractère secondaire du texte majoritaire ou du texte reçu et à partir résolument du texte de type ancien pour mettre au point les textes de base. Il fut l'un des fondateurs du Mouvement des Frères et un défenseur compétent de l'inerrance biblique.

b. Constantin von Tischendorf est connu pour avoir découvert le *Codex Sinaiticus* (un important oncial du IV^e siècle), son édition majeure⁸ du Nouveau Testament grec est encore aujourd'hui considérée comme la plus importante de ce type. Il s'est opposé avec vigueur et compétence à la critique biblique courante en luttant pour que soit reconnue l'authenticité des évangiles.

Quant à notre époque, on pourrait citer toute une série de personnalités allemandes et étrangères qui exercent une influence positive. Mais permettez-moi de relever spécialement un fait : dans l'ouvrage collectif récemment paru sur l'état actuel des recherches en critique textuelle du Nouveau Testament, un tiers des contributions est dû à des spécialistes dont je sais qu'ils sont évangéliques (entre autres Birdsall, Fee, Silva, Wallace, Holmes).

Autre fait non négligeable pour des chrétiens attachés à l'autorité de la Bible : des groupes de chercheurs, partisans déclarés de l'infaillibilité de la Bible, comme la *Evangelical Theological Society* des USA ou la *Tyndale Fellowship* britannique (tous chercheurs qui revendiquent et pratiquent un travail biblique scientifique, consciencieux, objectif et transparent), ainsi que les comités qui se tiennent derrière les traductions bibliques évangéliques de premier ordre comme la *New International Version*, la *New American Standard Bible* et la *New Living Translation*, et qui comprennent chacun des dizaines de spécialistes rigoureux dans leur travail ; tous, ainsi que les éditeurs des traductions couran-

⁸ *Editio octava maior*, 1869-1872.

tes de la Bible allemande, partent par principe de la même base textuelle considérée comme la meilleure. Ce qui est déterminant à cet égard, ce sont des raisons fondées sur des faits sérieux et confirmés et non, comme on l'entend parfois dire, des raisons de prestige.

Question : Mais la critique textuelle courante ne suit-elle pas bien souvent des sources faussées par des hérétiques, des faux docteurs, par des gens qui, par exemple, refusent de croire à la divinité de Jésus ou à son sacrifice sanglant ?

HvS : Voilà une affirmation qui revient souvent dans les milieux défendant le texte reçu.

Ce qui est vrai, c'est qu'à toute époque et aussi aux premiers temps de la transmission du texte du Nouveau Testament grec, de tels hérétiques sont venus créer des difficultés aux chrétiens orthodoxes. Mais il est faux de prétendre que telle ou telle source utilisée par la critique textuelle laisse paraître des traces de falsification par ces hérétiques. Nul ne pourrait prouver une telle assertion.

Certes, je le sais, il existe quelques passages qu'on cite parfois comme preuves.

Parmi eux il y a 1 Tm 3.16. Le texte majoritaire donne : « Dieu est paru dans la chair », tandis que le texte de type ancien, considéré comme antérieur par les savants, propose : « lui qui est paru dans la chair ». La leçon « Dieu » s'explique facilement comme modification par faute de lecture ou par tentative d'explicitation. « OC », « lui qui » (en majuscules grecques) a été transmis sous la forme « ΘC » (avec signe d'abréviation suscrit) « Dieu », ce qui concorde bien avec la christologie de Paul attestée ailleurs (p. ex. Ph 2.6ss). Or la variante « Dieu » ne se retrouve dans aucun oncial (sous forme non corrigée) avant le VIII^e ou IX^e siècle. Et chez aucun auteur antérieur au dernier tiers du IV^e siècle, les citations de 1 Tm 3.16 ne contiennent le mot « Dieu ». La même remarque vaut d'ailleurs pour toute la transmission biblique latine. La transformation de « Dieu » (considéré comme original) en « lui qui » par des hérétiques niant la divinité de Jésus est difficile à accrédi-ter, même en recourant au fait que cet enseignement bibliquement bien confirmé n'aurait en aucune façon pu être ébranlé par une telle modification : on aurait dû manipuler les textes plus systématiquement.

Un autre exemple parfois allégué pour prouver la tendance hérétique du texte ancien, c'est Col 1.14. Là le texte de type ancien donne « en qui nous avons la rédemption ». En revanche le texte reçu, en accord avec diverses autres

Nos traductions du Nouveau Testament ont-elles une base textuelle fiable ?

sources, propose : « en qui nous avons la rédemption par son sang ». La variante plus brève est présentée comme preuve d'intervention hérétique visant à éliminer une référence au sacrifice sanglant de Jésus. Or cela doit être considéré comme pratiquement impossible. D'une part l'expression « par son sang » manque dans l'ensemble du texte ancien, mais aussi dans le texte majoritaire ! D'autre part la leçon du texte reçu s'explique facilement comme adaptation, consciente ou inconsciente, au texte parallèle d'Ép 1.7 (autre type de transformation solidement attesté). Et si l'on avait effectivement voulu effacer des références au sacrifice sanglant de Jésus, pourquoi ne l'aurait-on fait que dans ce texte ?

Rien ne permet d'affirmer que les sources utilisées par la critique textuelle courante ont été manipulées par des hérétiques. De ce point de vue non plus, il n'y a donc de raison de douter de la sûreté du texte de base du Nouveau Testament employé par nos traducteurs bibliques.

Question : Que faire alors des passages plus longs qui apparaissent dans le texte reçu, mais que le texte pris comme base pour nos traductions bibliques met entre parenthèses, repousse en note ou omet complètement : Mt 6.13b ; Mc 16.9-2 ; Jn 7.53-8.11 ; Ac 8.37 et 1 Jn 5.7ss ?

HvS : Quelques brèves remarques à ce sujet :

Mt 6.13b (« Car à toi appartiennent le règne... »). Il est relativement certain que cette phrase ne se trouve pas dans l'original. Pourtant cette fin de prière est biblique par son contenu et par son libellé (cf. 1 Chr 29.11-13). Elle a sans doute très tôt été utilisée en relation avec la prière du Seigneur par les chrétiens des premiers siècles, peut-être même par Jésus lui-même.

Mc 16.9-20 (conclusion « longue » de Marc). On est à peu près sûr que ces lignes ne font pas partie de l'original de Marc. Son attestation relativement précoce et la reconnaissance unanime de sa canonicité (par les premiers chrétiens qui, c'est prouvé, ont procédé avec beaucoup de retenue dans ce domaine) militent pour une origine apostolique et peut-être même pétrinienne, pour son authenticité et son autorité.

Pour Jn 7.53-8.1 (l'épisode de la femme adultère) on peut en principe faire les mêmes remarques que pour Mc 16.9-20, mais son attestation ne remonte pas aussi loin.

Ac 8.37 (la question de Philippe à l'Éthiopien et la réponse de celui-ci avant son baptême). Quoique cette section se rencontre à une date très précoce dans

le texte « occidental », elle n'est sans doute pas originale. Son contenu, bibliquement irréfutable, pourrait très bien correspondre à la réalité historique.

1 Jn 5.7ss. Se fondant sur une poignée de sources nettement secondaires, le texte reçu donne : « Il y en a trois qui rendent témoignage au ciel : le Père, la Parole et le Saint-Esprit et les trois sont un. Et il y en a trois qui rendent témoignage sur terre : l'Esprit, l'eau et le sang et les trois sont un. » D'après pratiquement toutes les autres sources (y compris celle du texte majoritaire et aussi d'après la première version du texte reçu, ainsi que d'après la traduction faite par Luther lui-même) il faut lire : « Car il y en a trois qui rendent témoignage sur terre : l'Esprit, l'eau et le sang et les trois sont un. » La leçon du texte reçu, quoique biblique dans son contenu, diverge ici d'une façon assez certaine de l'original et ne devrait donc pas non plus être citée sous cette forme.

Question : Pouvez-vous ajouter quelques mots sur le texte reçu et sur son histoire ?

HvS : Il faut noter que le texte reçu est une émanation du texte byzantin (texte majoritaire), mais on ne devrait pas le considérer comme son équivalent. Juste quelques indications sur son origine :

Le point de départ du texte reçu est la première édition imprimée du Nouveau Testament grec que l'érudit hollandais Érasme a élaborée de façon assez précipitée et publiée en 1516 à Bâle sur la base de deux manuscrits byzantins d'une qualité relativement basse. Pour la fin du Nouveau Testament, il lui manquait une feuille ; il a alors traduit les six derniers versets de la Bible latine en grec, créant ainsi des leçons qui figurent jusqu'à ce jour dans le texte reçu, sans être confirmée par aucune source en langue grecque.

Lors de la deuxième édition parue en 1519, dont Luther s'est servi pour sa traduction, quelques fautes de la première, mais de loin pas toutes, ont été corrigées. Les années suivantes parurent de nombreuses éditions fondées sur ce texte et publiées sous la responsabilité de beaucoup d'éditeurs différents. Tout le monde considérait le texte ainsi proposé comme faisant autorité. La préface d'une édition produite en 1633 par les imprimeurs B. et A. Elzevier déclarait que maintenant le lecteur avait « le texte (*textum*) désormais adopté par tout le monde (*nunc ab omnibus receptum*) », d'où cette désignation de « *textus receptus* », « texte reçu ».

Or, à cette époque aussi, on n'a pas cessé de découvrir des manuscrits du Nouveau Testament, ce qui amena le célèbre imprimeur parisien Robert

Nos traductions du Nouveau Testament ont-elles une base textuelle fiable ?

Estienne (Stephanus), qui par la suite alla s'établir à Genève et s'y engagea pour la cause de la Réforme, à dresser une liste d'un grand nombre de leçons différentes sur le bord intérieur de sa troisième édition du Nouveau Testament grec de 1550 (*editio Regia*). L'étude de ces manuscrits a révélé que leur grande majorité appuyait le texte reçu. Ceux qui ne le faisaient pas, on les a d'abord simplement considérés comme marginaux. Mais on a aussi constaté que plus les sources étaient anciennes, plus elle s'écartaient du texte reçu ou plus exactement de la majorité. Les générations suivantes ont poursuivi les recherches jusqu'à ce qu'au XIX^e siècle la conviction se soit imposée qu'il était assez certain que les sources plus anciennes étaient également plus proches de l'original par leur contenu.

La *Authorized Version* ou *King James Version*, sans doute la version biblique anglaise la plus répandue, publiée pour la première fois au XVII^e siècle, s'appuie sur le texte reçu. C'est pourquoi la plupart des défenseurs anglophones du texte reçu sont engagés dans le mouvement qui voudrait n'admettre que cette version comme faisant autorité. C'est pour cette raison que la discussion autour de ces questions s'appelle le « *King James Version Debate* ».

Question : Mais sur quoi s'appuient ceux qui continuent à vouloir prendre le texte reçu comme base de traduction ?

HvS : On pourrait reprendre ici les points mentionnés à propos des adeptes du texte majoritaire. Mais la plupart des tenants du texte reçu mettent l'accent sur des considérations théologiques. Dans ces milieux, on part du principe que non seulement Dieu s'est révélé dans l'Écriture d'une manière absolument fiable, c'est-à-dire sans aucune erreur (un fait auquel souscrivent tous les chrétiens attachés à l'autorité de la Bible), mais qu'il a en même temps veillé à ce que le texte soit transmis sans faute. Et le texte qui concorde parfaitement avec l'original serait le texte reçu. Mais si on examine les faits sans idée préconçue, sans oublier les aspects problématiques liés à la manière dont est né le texte reçu, *l'identification du texte reçu avec l'original apparaît comme absolument inacceptable*. Pourquoi serait-ce justement le texte reçu qui aurait l'avantage de cette identité ?

Certes, comme d'autres, ce texte se rapproche, lui aussi, de l'original à un degré appréciable. Mais on peut démontrer que, sur bien des points, il est surclassé par le texte proposé de nos jours par les éditions de référence. Et pourtant ni d'un côté, ni de l'autre, il ne faudrait surestimer les différences. Près

de 98 % du texte concordent dans les deux versions, au moins par le contenu : cela même un non initié peut le vérifier en se servant par exemple de la Genfer Studienbibel éditée chez Hänssler ou de la New King James Version.

Question : Merci pour ces explications si détaillées. Auriez-vous encore, en conclusion, un vœu à formuler à l'adresse de nos lecteurs ?

HvS : Oui, je souhaite que vous remerciez notre Seigneur pour le texte de base grec si sûr et si soigneusement confirmé qui sert de fondement aux versions bibliques usuelles et *que vous laissiez l'extraordinaire parole de Dieu imprégner votre vie par une lecture constante « d'une couverture à l'autre »*. Que vous vous laissiez ainsi diriger de plus en plus par lui, par ses manières de voir et par ses objectifs. C'est aussi ma préoccupation pour moi-même.

Bibliographie sélectionnée

Éditions du texte biblique

NESTLE-ALAND : *Novum Testamentum Graece*, 27^e éd. Stuttgart, Deutsche Bibelgesellschaft, 1993 (diverses rééditions corrigées). Édition de référence avec un apparat textuel détaillé et d'abondantes indications de parallèles ; contenu dans *Bible-Works*.

Testament UBS : ALAND B. et alii : *The Greek New Testament*. 4^e éd. révisée. Stuttgart, Deutsche Bibelgesellschaft / United Bible Societies, 1993. Édition destinée aux traducteurs avec intertitres anglais et apparat textuel simplifié, ainsi qu'un nombre limité de parallèles. Le même texte que Nestle-Aland.

Novum Testamentum Graece : Editio Critica Maior, ALAND B. et alii. Tome 4, parties 1 à 3. Stuttgart, Deutsche Bibelgesellschaft, 1997-2003. Première livraison d'une édition détaillée qui fera date du texte de base du NT « mettant à disposition la totalité des sources dont doit partir l'établissement du texte et la présentation de l'histoire du texte au premier millénaire » : manuscrits, citations des Pères de l'Église, principales versions anciennes. À ce jour sont couverts l'épître de Jacques, les deux de Pierre et 1 Jean.

HODGES Z. C. et FARSTAD A. L. / *The Greek New Testament According to the Majority Text*, Nashville, Thomas Nelson, 1985. Édition proposant le texte majoritaire.

ROBINSON M. A. et PIERPOINT W. G. : *The New Testament in the Original Greek According to the Byzantine / Majority Textform*, Atlanta, Original Word, 1991. Édition proposant le texte majoritaire ; on en trouve une version digitalisée de 1995 entre autres dans *Bible Works*.

The New Testament : The Greek Text Underlying the English Authorized Version of 1611, London, Trinitarian Bible Society, 1976. Édition du texte reçu typographiquement très belle, incluse dans *Bible Works*.

Nos traductions du Nouveau Testament ont-elles une base textuelle fiable ?

Ouvrages de critique textuelle

ALAND K. et ALAND B., *Der Text des Neuen Testaments*, Stuttgart, Deutsche Bibelgesellschaft, 1989. Une des deux introductions de référence.

METZGER B. M., *The Text of the New Testament*, Oxford, University Press, 1991. Traduction anglaise de la première édition : *Der Text des Neuen Testaments*, Stuttgart, Kohlhammer, 1966. Introduction de référence internationale.

FEE G. D., *The Textual Criticism of the New Testament* in GAEBELEIN F.E. (éd.), *The Expositor's Bible Commentary*, Grand Rapids, Zondervan, vol. 1, p. 419-433. Brève introduction utile, rédigée par un spécialiste attaché à l'autorité de la Bible.

VAGANAY L. et AMPHOUX C. B., *Initiation à la critique textuelle du Nouveau Testament*, Paris, Cerf, 1986. Importante introduction.

EHRMAN B. D. et HOLMES M. W., *The Text of the New Testament in Contemporary Research : Essays on the "Status Questionis"*, Grand Rapids, Eerdmans, 1995. 22 savants rendent compte de l'état actuel des recherches dans leur domaine de spécialité respectif de la critique textuelle du NT. Cet ouvrage convient parfaitement comme lecture complémentaire après l'étude d'une œuvre d'initiation.

EPP E. J. et FEE G. D., *Studies in the Theory and Method of New Testament Textual Criticism*, Grand Rapids, Eerdmans, 1993. Important recueil d'articles sur la question méthodologique, accompagnée d'une bibliographie détaillée établie par deux spécialistes de premier plan. Il y a entre autres un article de Fee contre l'hypothèse du texte majoritaire. Recommandé à quiconque voudrait s'initier à ce domaine complexe, mais important.

METZGER B. M., *A Textual Commentary to the Greek New Testament*, London etc., United Bible Societies, 1994. Volume qui accompagne le *Greek New Testament*. Après une rapide introduction à la critique textuelle il propose une courte justification des décisions de critique textuelle prises par le comité éditeur.

PICKERING W. N., *The Identity of the New Testament Text*, Nashville, Nelson, 1980. L'ouvrage le plus connu pour diffuser le principe du texte majoritaire, mais on peut se référer aux réfutations expertes de Carson et Fee (dans Epp et Fee) et de Wallace (dans Ehrman et Holmes).

CARSON D. A., *The King James Version Debate*, Grand Rapids, Baker, 1979. Remarquable réfutation de la théorie défendue par Pickering et alii.

HUNGER H. et autres éditeurs, *Die Textüberlieferung der Bibel und der antiken Literatur*, München, dtv, 1975 [1961]. Ouvrage de référence par un philologue classique.

NESSLRATH H. G. et autres éditeurs, *Einleitung in die griechische Philologie*, Stuttgart, Leipzig, Teubner, 1997. Ouvrage de référence avec des chapitres experts introduisant à la codicologie, à la paléographie et à d'autres domaines fondamentaux pour l'exégète.